FRANCIS GIMGEMBRE

UN JOUR AU BAR DE L'UNIVERS

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

https://editions-maia.com

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

… …

© Éditions Maïa

Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.

Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.

ISBN 978-2-38441-155-9
Dépôt légal : juin 2022

À ma mère

Les peines du temps présent seraient bien peu de chose, si elles ne nous rappelaient pas le souvenir des plaisirs du temps passé. Nous ne nous plaignons de ce qui est, que parce que nous regrettons ce qui n'est plus.

Jean Jacques Rousseau

PRÉLUDE

Quiconque a traversé les Ardennes doit se rappeler de ces montagnes qui n'en sont pas, mais qui en font pourtant figure, filles du déluge, polies par les âges, l'une des branches du massif hercynien, le plus vieux massif d'Europe. Autour d'elles s'enroule une rivière, la Meuse qui déroule ses méandres aux airs graves et aux gouffres profonds et qui s'alanguit avec des rêves de partances pour les mers froides du nord. Chaque saison nouvelle, chaque changement de temps leur affecte des couleurs et des formes différentes. Quand le temps est beau et calme, leurs sommets semblent teintés de bleu pourpre et impriment leurs contours hardis sur l'azur du ciel. Quelquefois, quand le reste du tableau est sans nuages, ils s'entourent de capuchons de vapeurs grises qui les font rayonner aux derniers feux du soleil. Au pied de cette vallée, le voyageur peut apercevoir les sinistres fumées noires, oubliant d'être bleues, qui s'élèvent, ondulant des cheminées d'usines sidérurgiques. C'est un pays d'ouvriers et de paysans. C'est le pays où je suis né. Dans une petite ville appelée Charlestown.

Je vous écris ces lignes d'un passé très lointain… d'aussi loin que l'on puisse remonter le temps. Oh ! N'allez surtout pas croire, qu'au cours de cette remontée dans le temps, j'aurai croisé la route de Jeanne d'Arc, Jeronimo, ou Léonard de Vinci. Non ! Quand bien même l'expérience à vos yeux peut paraître hors du commun… rien de semblable ne s'est produit. Attention ! Je ne minimise pas l'importance de cet invraisemblable voyage.

J'ai commencé à remonter le temps le jour où la ville de Charlestown est passée dans un trou noir. Si on pénètre dans un trou noir, on est fichu, c'est la fin de tout. Une hypothèse difficile à admettre et à vérifier, d'autant que personne aujourd'hui

n'en a fait l'expérience, et même si ce fut le cas, il n'aurait pu en revenir pour nous rapporter ce qu'il avait vu. Or je suis là pour en parler. Et j'ignore pourquoi ce rôle me fut dévolu, mais voilà en résumé comment les choses se sont passées chronologiquement. Je peux dire que l'histoire a débuté ainsi, ainsi que je m'en souviens. Au commencement était la fin.

Je préparai mes bagages… quelques chemises. J'empilai le linge et les vêtements dans une valise. Je voulais déjà être arrivé. À 8 heures, ma valise était bouclée. J'ai bien tout ce qu'il me faut… ah ! J'allais oublier… bien sûr… un livre pour agrémenter le voyage… et les variations Goldberg, enregistrées par Glenn Gould… elles ne me quittaient jamais… cet enregistrement avait changé l'histoire du disque…

Un paquet de biscuits à l'arrow-root, pour la faim, que j'avalai avec une eau de source…

Cette fois je suis prêt… un dernier tour dans l'appartement… le pardessus… et me voilà parti.

LE JOUR MÊME

Il était midi lorsque j'arrivai ric-rac à la gare de Charlestown. La pierre sent toujours la terre maternelle, pensais-je, me remémorant un vers d'Arthur Rimbaud, poète local, à qui la ville avait décerné le prix de champion « de la fugue en mi mineur, op*us nonante-cinq »,* seul bémol majeur, ledit diplôme lui fut décerné de manière posthume. Le voyage m'avait paru interminable. À cause d'un incident sur les voies, le train avait pris du retard. En sortant, j'appelai un taxi. Je montai dans la première voiture que je vis se ranger avec prudence sur la voie de stationnement. Une berline noire. Après avoir indiqué au chauffeur la destination, il démarra. Une odeur de cigarettes y était insupportable. On était pourtant entré dans l'ère du non-tabagisme, mais ce n'était guère au goût de la province. À voir les cendriers qui regorgeaient de mégots, je ne me trompais pas si je vous disais qu'ici, il y avait une baisse notable de sympathie publique pour les lois qui s'en prenaient aux libertés individuelles. Clairement ici, on faisait de la résistance. La voiture s'engagea avec une lenteur agaçante dans les rues embouteillées du quartier de la grande Place. C'était une heure d'affluence. Les voitures s'agglutinaient et se figeaient. Les feux passaient au vert sans qu'il y ait le moindre mouvement. Faisant du lèche pare-brise, depuis la vitre arrière j'observais les files épaisses de voitures qui s'étiraient aussi loin que je pouvais apercevoir la ville. Je rôtissais sur le cuir poisseux du siège arrière de ce bahut dans une chaleur étouffante. Je me sentais fiévreux. Je commençais à déguster sévère… le train en compote et des crampes plein les guiboles. Tant pis j'étais là ! Pour résoudre le problème de circulation dans les villes, il faudrait s'adresser à un type du genre Einstein, qui démolirait les vieux principes, jetterait à bas les axiomes périmés. Le bulletin météorologique prévoyait trente-huit

degrés. La journée s'annonçait torride. On était en plein mois d'août, le mois le plus dur. Arrêt complet, au milieu d'un flot de véhicules pour lesquels les boulevards sont la Terre promise. Le taxi n'avait pas avancé d'un mètre. J'étouffais. Le chauffeur, un Chinois, traduisait des signes d'impatience en battant des doigts sur le volant. Je pensais en l'observant, qu'il jouait de mémoire un concerto de Rachmaninov, pliant, dépliant ses phalanges, perpendiculairement, sur les touches d'un piano imaginaire. Il se trémoussait sur son siège en maugréant. Il alluma une cigarette, tira dessus, et laissa filer la cendre par la vitre entrouverte.

— Hier, il faisait f'oid, au'ourdh'ui il fait chaud, y a plus 'ien qui marche, sans 'ompter la bollution.

Je ne pouvais distinguer que ses yeux dans le rétroviseur, auquel, suspendu, oscillait une minuscule calligraphie. Peints à l'encre noire, deux caractères mystérieux piquèrent ma curiosité. J'y vis là une occasion d'engager la conversation. C'était sans doute un proverbe qui invitait à regarder le monde à travers le miroir de la sagesse. Ne feignant pas mon envie de connaître les secrets vertueux de ces signes qu'un pinceau élégant et souple avait tracés sur ce minuscule morceau de papier de riz, j'osai interrompre l'ataraxie du chauffeur. Je me penchai par-dessus le siège avant.

— On annonce de g'osses chaleurs dans la journée. De touve pa ça bon pou le ce'veau.

— Tiens ! je n'avais jamais vu la chose sous cet angle.

— Ce'veau pas assez d'oxygène, clients s'empoter facilement, clients très ag'essifs.

— Excusez-moi de changer aussi rapidement de sujet, pourriez-vous me dire ce qui est inscrit sur la calligraphie ? dis-je, en la pointant du doigt.

Il se retourna vers moi et me fixa avec des yeux noir de jais. C'était un vieux Chinois. Il avait sans doute fui la Chine au moment de la révolution culturelle pour venir en France préserver ses valeurs confucéennes avec un certain sens du commerce, et un bataillon de frelons asiatiques. Ou bien était-il le fils d'un Chinois que la France avait fait venir de Mandchourie pour travailler dans ses usines d'armes à la place de ses enfants qu'elle envoyait à la guerre comme une poignée de sable, mourir dans les tranchées de Verdun ?

— Equiture chinoise est un mystère, pour vous fançais, me répondit le Chinois.

« Le but est le chemin », c'est une pensée du sage Lao Tseu. C'était un visionniste ! ça c'est sûr, *un saqué* visionneur, ce Lao Tseu. Vous inté'essez culture chinoise ?

— J'ai lu le Yi King et quelques trucs par-ci par-là, j'aime les raccourcis et évite les routes sinueuses, elles me détournent de l'essentiel.

— Vous êtes comme Lao Tseu, philosopheur. Il amorça un sourire, et se mit à rire.

— Je vais être franc avec vous. Lorsque j'étais jeune, ne possédant que mes quinze ans, mon père m'offrait toutes sortes de chinoiseries : statuettes, vases, éventails, des calligraphies, des services à thé recouverts de peintures bigarrées, des pipes à eau, pour l'œil de l'amateur, des imitations sans valeur. Mais c'était les cadeaux de mon père.

Pas tout à fait des cadeaux pour un enfant, mais en dépit de cette bizarrerie, sans évoquer la quantité d'émotions que chacun de ses objets recouvrait, mon attrait pour ces fantaisies bigarrées aux motifs rococo fait de moi un collectionneur de cet art modeste. Je connais par cœur ma collection à un spécimen près. C'est un peu comme une seconde famille. Il m'arrive encore d'en acheter. Il me suffit de passer devant une boutique de babioles orientales pour craquer sur une curiosité qui ira rejoindre plusieurs générations de bouddhas en porcelaines, d'éléphants et de dragons qui constellent les étagères de ma chambre, et qui me parlent de mon enfance. Tout en m'écoutant, il mâchouillait énergiquement une pâte qui semblait lui coller aux dents. Il me tendit un sachet en me biglant, c'était une sorte de chichi, de fruits secs.

— Vous aimez ingembe ? Il ajouta, c'est mon pou la santé.

— Non merci, lui dis-je ! J'ai des biscuits.

Bon pour la santé peut-être, la mienne en avait fait les frais au cours d'un voyage en Inde. Cette épice dont raffolent les Asiatiques a un goût de savon, et vous fait l'effet d'un volcan, une fois avalée. Mon estomac gardait un souvenir cuisant d'avoir abusé des bienfaits de cette racine de la famille des Zingiberaceae.

— Vous saviez que le gingembre, le Zingiber, c'est son nom scientifique, n'avait pas une dévolution gastronomique dans l'antiquité.

Il entrait dans le processus de momification chez les Égyptiens et était exclusivement employé dans des rites religieux par les chamans, les sorciers, les magiciens « Il les rétribuera pour ce qu'ils auront enduré, en leur donnant le paradis et des vêtements de soie (…) et là, ils seront abreuvés d'une coupe dont le mélange sera de gingembre », c'est un extrait d'une sourate, il est cité également dans la Bible.

Le chauffeur me lâcha du regard et profita d'un peu de fluidité à l'avant pour manœuvrer. Enfin, nous repartions. Rapidement, il prit à droite. Les pneus crissèrent sur l'avenue bitumée. Nous arrivâmes sur la grande Place avec ses toits en pans d'ardoises que caressait la lumière zénithale. La vue offrait une perspective rectiligne sur les deux villes. Charlestown et Mézières. Les deux villes ne sont séparées que par un pont. Très différentes l'une de l'autre. L'une regardant l'autre d'un œil jaloux. Nous fîmes le tour de la grande Place. La voiture oscillait sur le goudron fumant. Au centre, sur sa stèle, le roi Hercule de Charlestown, fondateur de la ville, toise avec dédain les passants de son regard de bronze. Il a le teint verdâtre, dans sa main droite, il tient une canne, de bronze elle aussi. Sa tête est coiffée d'un horrible et large chapeau garni d'une aigrette au cimier dont l'ombre méridienne dessine sur ses lèvres un sourire altier. Lorsque j'étais gosse, je lui trouvai une ressemblance avec d'Artagnan, le héros d'Alexandre Dumas, « Charles de Batz de Castelmore », qui de loin était celui qui se distinguait dans ma bibliothèque de héros, bien que plus tard, j'eus une faiblesse pour le personnage de Cervantès. Le Chinois tritura les boutons sur le tableau de bord de la berline. Il va enfin mettre en marche la climatisation… pensais-je. Nos regards se croisèrent dans le rétroviseur. Il lut dans mes pensées et me fit signe que non, avec son index.

— Elle est en panne ! Il alluma la radio.

Les haut-parleurs crachèrent un standard de jazz. Je reconnus immédiatement le fameux thème « Donna Lee » de Charlie Parker. Je prenais cette musique en pleine poire. Un pur Bee bop, du chinois pour les néophytes, pour moi c'était une langue familière. De la pure musique. Dès lors, ce ne fut

qu'embouteillages, arrêts prolongés, une pagaille indescriptible. Le Chinois enchaînait cigarette sur cigarette. Nous fûmes dépassés par les passants. La musique me mettait en transe. Je me contrefichais de ce que l'on pensait du jazz, cette musique c'était la mienne. Attention ! C'était là que Charlie entrait en scène. Je veux dire que ça allait chauffer. Il ruait littéralement dans les brancards, expectorant un chorus inspiré par le diable, faisant valdinguer les stèles de la musique. C'était un carambolage, un enchevêtrement de croches et de syncopes proches de l'arrêt cardiaque qu'il sortait de son intestin en ferraille. Je l'imaginais, un colosse de granit avalant son destin à la vitesse d'un train. À chaque inspiration, la moindre idée musicale se transmettait de son cerveau à ses burnes, avant de jaillir de ce tuyau de laiton qui se tordait sous ses doigts immortels. Arc-bouté sur son saxophone, il avalait une tranche de sa vie qu'il recrachait illico dans un souffle de rage pour notre seul plaisir, un psaume dans chaque mélodie. Les notes virevoltaient sur des harmonies impossibles. Il jouait d'oreille. Mais dans ses oreilles, il y avait toute l'histoire de la musique, depuis l'homme de Neandertal, les mélopées des esclaves dans les champs de coton, à Hayden, Bach, Debussy, il était l'histoire de la musique, l'histoire du jazz. En quatre minutes cinquante, il nous envoyait un tombereau de notes que l'on n'était pas près d'oublier de sitôt. Quatre minutes cinquante d'artillerie lourde.

Quatre minutes cinquante à oublier les bagnoles qui grognaient d'impatience sur le bitume qui fondait. Le carillon du beffroi de la grande Place sonna, ding, dong, ce qui ne parut pas troubler mon Charlie, qui n'était pas du genre à chercher midi à quatorze heures pour souffler à s'en s'arracher la rate avec les dents, pour sortir la quintessence de la musique, le minéral miel de sa ferraille. Ding, dong, le carillon sonnait midi.

Le chauffeur emprunta, je ne sais à quel taux, une petite rue pour rejoindre les quais, qui bordaient la rivière. Ça roulait un peu mieux. On n'est plus très loin, me lança le Chinois, en me cherchant du regard dans le rétro. J'étais dégoulinant de sueur. Il baissa le volume de la radio, juste à l'instant où Dizzy Gillespie venait épauler ce gamin qui avait quoi ? Tout juste, une vingtaine d'années. Il stoppa net à l'adresse que je lui avais indiquée, après une odyssée qui n'avait pas duré plus de dix ans, mais qui avait été aussi mouvementée que celle d'Ulysse. Il jeta un coup d'œil

à son compteur et m'annonça le prix de la course. Je sortis mon portefeuille et lui tendis un billet de cinquante euros. Par une mimique, je lui fis comprendre qu'il pouvait garder la monnaie.

Il le fourra dans sa poche.

— Merci vou'êtes 'on client, pas 'ouspéteur.

J'avais bien cru m'évanouir dans son taxi par cette chaleur… En fait de soleil, voilà qu'il pleuvait à présent, on ne pouvait plus se fier à la météo, le Chinois avait raison. Bonne journée ! Sayonara ! C'est japonais, pas chinois ! Quoi ! La porte claqua et la berline noire s'éloigna, reprenant le cours de la circulation, cette fois, dans une ville rayée par les hachures verticales de la pluie, laissant derrière elle une humidité visqueuse flotter dans l'air. Le temps c'était décidément n'importe quoi. Pourquoi ne parvenions-nous pas à prévoir avec exactitude l'état du temps. Le bulletin météorologique annonçait aujourd'hui un ciel dégagé alors qu'il se couvrait de nuages noirs. La nature restait imprévisible. J'allais bientôt être trempé si je restais planté là, sur le trottoir, à tergiverser. Je poussai la porte du « Bar de l'Univers ».

Je retirai mon veston ruisselant pour le mettre à égoutter sur le dossier d'une chaise. Après quoi, je commandai un café. J'entendais encore les trilles de Charlie Parker dans mes oreilles et la rythmique qui lui filait le train. Ça tournait, et ça tournait bien. La tête me tournait aussi…. Dans la petite salle, tout en longueur, basse de plafond, aménagée dans une ancienne cave, la clientèle, serrée autour des tables, m'était familière. Je lançai un salut, à la cantonade. Quelques-uns d'entre eux levèrent la tête, répondant par un haussement de sourcil et un clignement de paupière. Les autres répondirent par une mimique identique. Ça voulait dire « bin v'nu chez nous » et donnait le sentiment d'appartenir à la même terre, celle de mon enfance. C'est qui c'ti là ? demanda l'un d'eux qui me lorgnait. C'est l'Paul Neveux répondirent les autres. Neveux ! Paul Neveux, le musicien ? Celui qu'on surnomme le Moby Dick du saxophone, à cause de cette façon qu'il a de choufler dans son tube en imitant le chant des baleines ? J'avo pas r'connu. Ouais, c'est bien lui, il est de Charl… il vient voir sa mère toutes les semaines. Sa pauvre mère est malade. À l'époque… j'te parle de ça, y'a belle lurette, il venait ici même, faire le bœuf avec son quartet. Tandis que le garçon

envoyait les consommations aux quatre coins de la salle, j'aperçus mon reflet dans le miroir, entre les rangées de bouteilles multicolores. J'y vis un masque de rides derrière lequel les années m'avaient enseveli. Dans les sillons, les scissures, que le temps creusait inexorablement avec une détermination cosmique, vestige de ma temporalité, j'y voyais se consteller le visage de ma mère. Je souris. Cet endroit m'avait toujours fait l'effet d'une usine à souvenirs et ravivait des instants de ma vie que je croyais ensevelis au fond d'un trou de ma mémoire. Un sémaphore de la mémoire. Je fus pris d'une soudaine profonde nostalgie. De celle que j'avais ressentie, comme ça, sans vraiment savoir pourquoi, alors que je me retrouvais, parce que je m'étais perdu en chemin, quelque part dans un petit port de Normandie, et que c'était comme si je me trouvais au bout du monde, loin de mes problèmes, loin du spectre de la ville, du spectacle agonisant de la société, assis sur les débris de cette falaise, échoué à regarder la mer avec une furieuse envie de mettre les bouts, de quitter sur le champ et définitivement cette fête, parce que la joie s'était émoussée, laissant mes pensées dériver vers le large. Je pensais à ces gens qui vivent dans les villages de la forêt sibérienne. J'enviai leur solitude. Ils vivaient le temps réel, le temps présent et l'apprivoisaient, loin des cités, des mégapoles où les agendas se remplissent de rendez-vous, de choses qu'il ne faudra pas oublier de faire. Demain, après-demain, dans un mois, dans un temps qui n'est pas encore. Chez moi, le temps faisait le ménage dans mes souvenirs. Un bon coup de balai. J'avo passé la loque là'dans. Mais à fourbir comme ça dans ma tête, je ne parvenais pas à me débarrasser des souvenirs stockés au plus profond de mon disque dur… comme fossilisés… pareils à cette poussière qui s'abandonne avec les années sur le dessus des armoires et dont elles ne peuvent se départir, on a beau frotter, racler, torchonner, elles conservent la topographie des dépouilles, des objets d'une vie passée. Un passé dont je pouvais encore sentir la présence. Charlie continuait à souffler. Il raclait, raclait, récurait, tellement, qu'il aurait soulevé la poussière de toute la ville. Si peu que Charlestown se soit trouvée en Louisiane. Les météorologues avec un peu d'imagination – car il faut croire qu'ils en sont dépourvus, ou bien pire, qu'ils sont misogynes, pour donner un prénom de femme à toutes les catastrophes –, auraient rebaptisé la tempête Katrina, Charlie. Ainsi la tempête

Charlie s'amplifiait, surtout depuis que Dizzy Gillespie était venu lui prêter main-forte. Sa trompette émettait de longs colliers de notes. Charlie pouvait enfiler ses doubles croches à un tempo fulgurant. Ces deux-là étaient des orfèvres en la matière. Ça jouait tellement fort que je n'avais pas entendu le garçon, un grand échalas, m'apporter mon café. Il eut une quinte à l'octave pour attirer mon attention, hum ! Hum ! Il passa une lavette sur la table. Votre caféye, monsieur Neveux. Il bougonna au sujet du bulletin météo qui n'avait pas prédit cette caberlée… sans quoi il n'aurait pas sorti sa terrasse.

— Elle est toute gadouilleuse maintenant ! dit-il d'un air grognon.

La poussière retomba et je sortis de mon nuage avec une atroce migraine qui me pilonnait le crâne. À présent, la pluie martelait les vitres de la brasserie, produisant des cassures comme dans un solo de batterie. Doum doum Hé Ké ti… Doum doum Hé Ké ti… C'était une de ces journées comme tant d'autres, passées dans cette petite ville de province à écumer les heures dans un bistrot, suffisamment sinistres pour ne pas ajouter à la mienne sa dose supplémentaire de mélancolie. Je savais pourquoi j'aimais tant la musique de Charlie Parker, elle était en lui, comme le passé dans ce bar. J'avais la migraine. Ma tête n'était pas seulement douloureuse, j'avais l'impression qu'un orchestre de samba s'y était introduit et tambourinait dans mes tempes. J'avalais un triptan avec mon café.

Tandis que l'orchestre s'éloignait, laissant ma tête chambardée, semblable aux rues de Rio un jour de carnaval, je perçus des bribes de babillages s'extirpant d'un brouhaha général, que couvrait en partie le son provenant d'un écran de télé, où s'enchaînaient par syncopes les images de notre monde en décomposition, défilés macabres, mort en direct, enfants agonisant sous les décombres de nos idéologies funestes, hommes en armes, hommes et femmes accablés, sans logis, sans travail, sans avenir… protestation, écœurement, noyades de migrants rejetés sur les rives de la honte. C'était toujours le même spectacle que les chaînes diffusaient, au point que l'on n'arrivait plus à penser qu'au travers de cette réalité. On était jeudi et je venais voir ma mère. Ma pauvre maman, cassée, qui était depuis bientôt dix ans… oui je dis bien dix ans… dix longues années… ma pauvre maman… pouah ! clouée dans un fauteuil roulant…

jamais imaginé une chose pareille… elle avait de plus en plus de difficultés à vivre seule. Tout avait basculé si vite, sur un coup de téléphone : votre maman… allo… allo… un accident… nos cerveaux ne veulent pas entendre le pire. J'éprouvais énormément de difficultés à accepter que maman ne remarcherait plus.